

## Chantal Akerman et Yayoi Kusama : corps d'artistes, corps de femmes

### Entretien avec Florence Andoka

*Justine Rabat : Les deux biofictions que tu as consacrées à Yayoi Kusama et Chantal Akerman et qui ont pour titre Rouge Kusama et Rêve Akerman ont paru cette année à La Variation. Je voudrais donc commencer en te posant cette question : comment as-tu découvert les œuvres de ces deux artistes ?*

*Florence Andoka :* Je pense avoir découvert l'œuvre de Kusama par l'exposition du Centre Pompidou en 2011, quant à Akerman, je ne sais pas, sans doute par *Jeanne Dielman* en DVD, il y a longtemps. Par contre, c'est en faisant une thèse en création littéraire que j'ai commencé à chercher des artistes qui ont vécu à New York dans la période où Valerie Solanas a tiré sur Andy Warhol. Il se trouve que Kusama a exposé avec Warhol dans les années 60 et Akerman est venue toute jeune à New York après la réalisation de son premier film *Saute ma ville*. Ce sont leurs trajectoires, tout autant que leurs œuvres qui m'ont touchée. Pour Akerman, par exemple, c'est son livre *Ma mère rit* qui a été le déclencheur de l'écriture.

*J. R. : Dans ta pratique de l'écriture quelle importance accordes-tu aux corps des artistes sur lesquelles tu écris ? De quelle manière les approches-tu ? Je pense évidemment en particulier à Kusama et Akerman, mais aussi aux autres artistes sur lesquelles tu as écrit, comme Alice Neel ou encore Yoko Ono, ou même une figure telle qu'Edie Sedgwick.*

*F. A. :* Le plus souvent je fonctionne par saturation, je regarde les œuvres, les représentations, les entretiens, beaucoup de photographies, je prends tout ce que je trouve et puis je laisse les choses se décanter. Akerman a accordé énormément d'entretiens filmés,

de sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie. Ils sont facilement consultables sur le net. À un moment donné, j'ai vraiment été absorbée par son physique et sa manière de parler. C'est vrai que j'attache beaucoup d'importance aux sensations et aux émotions pour écrire et donc au corps, et je pense que c'est assez générationnel, puisque nous sommes pour la plupart d'entre nous baignés dans un flux constant d'informations, d'images, notamment d'archives. Le monde se présentant désormais comme vaste et composé d'une infinité d'existences et de regards, il me semble alors compliqué d'adopter un point de vue omniscient dans une narration. Au contraire, je choisis d'écrire à la deuxième personne du singulier, parce que le « tu » est la marque de l'intersubjectivité, de la rencontre de deux sensibilités. Pour l'œuvre d'Alice Neel sur qui j'ai écrit (*Rendre chair*, publié aux éditions les Plis du ciel en 2022), la corporité était plus évidente puisqu'Alice Neel est portraitiste, qu'elle a réalisé de nombreux nus et qu'un certain nombre d'anecdotes rapportent qu'elle parlait facilement de sexe pendant les séances.

*J. R. : Tu as écrit beaucoup de textes consacrés à des femmes artistes. S'agit-il pour toi d'inverser un certain courant de l'histoire de l'art qui a uniquement su voir les femmes comme des modèles et non comme des artistes à part entière ? S'agit-il pour toi de mettre au centre de ton œuvre le corps des femmes en tant que créatrices et non plus en tant que modèles/muses/passives ?*

*F. A. :* Il y a un regain d'intérêt pour les femmes artistes et je suis contente de participer à mon échelle à ce mouvement. Je pense que toutes les postures sont intéressantes à explorer, Edie Sedgwick était mannequin, comédienne et muse et je trouve que c'est aussi un art d'apparaître et de susciter le désir et la création d'autrui. À mes yeux, rien n'est plus difficile que de se construire une image, à partir des récits sociaux qui nous informent et qu'on n'a pas choisis. Yayoi Kusama est aussi intéressante sur ce point, notamment dans la manière dont elle fait corps avec son œuvre, souvent par ses vêtements. Déjà, en 1962, elle apparaît à la Biennale de Venise, vêtue d'une combinaison rouge au milieu de centaines de boules argentées. Elle a ensuite poursuivi ce procédé. Quand elle collabore en 2023 avec Vuitton, une statue géante qui la représente appa-

raît rue du Pont Neuf, comme si elle était devenue un élément central de son œuvre au même titre que le motif des pois. Elle occupe aussi une position singulière en vivant depuis plusieurs décennies dans une institution psychiatrique et en étant l'une des artistes vivantes dont les œuvres se vendent parmi les plus chères au monde, tout comme celles de David Hockney ou de Cindy Sherman.

*J. R. : Quand on lit tes textes, on a l'impression avant tout de lire des récits de corps, de corps de femmes et d'artistes qui deviennent des corps de fiction : je veux questionner ici en particulier ton travail de la fiction. Tu aurais pu écrire des monographies, mais tu as choisi d'intégrer une part d'invention dans ta façon d'approcher les artistes, pourrais-tu me parler de ta pratique narrative / fictionnelle ? Simplement : pourquoi ce choix de la fiction ?*

*F. A. :* Pour moi la fiction, c'est la part du rêve comme de l'action, l'endroit où je ne me cache pas comme sujet situé qui cherche, qui brode, qui interprète, surinterprète, s'égare. Je reviens sur le tutoiement que j'utilise, c'est aussi une adresse à l'artiste et une petite voix intérieure, et puis, comme l'usage du « tu » est moins courant dans le récit que dans la poésie par exemple, ça permet à la personne qui lit de voir d'emblée le dispositif d'écriture et de comprendre que je ne me prends pas pour Chantal Akerman, mais que je ne détaille pas non plus sa trajectoire d'un regard distant et surplombant. J'essaie aussi de renvoyer la personne à son propre fantasme, pour qu'elle s'identifie, se projette et réinvente à son tour les éléments. Je compte d'une certaine manière sur ce que l'on a en partage de manière plus ou moins explicite autour d'une figure. L'idée n'est pas d'écrire quelque chose de juste (quoique je me documente et ne cherche pas activement l'erreur) mais de donner corps à une rêverie à partir d'éléments qui alimentent la légende d'une figure. De manière générale, j'aime l'idée qu'un texte soit potentiellement un petit miroir, un petit outil pour celui qui le lit. Qu'est-ce que ça te fait de lire ça ? À quoi ça te sert ? Qu'est-ce que tu en fais ? Quand on reprochait à Akerman que ses films soient longs ou ennuyeux, elle disait que c'était important de ne pas voler le temps des spectateurs, de garder conscient et visible le dispositif de cinéma.

12 // *la variation* / octobre 2024

*Rouge Kusama* / La Variation / 93 pages / parution : 03/05/2024

*Rêve Akerman* / La Variation / 119 pages / parution : 13/09/2024